

Le cri du cœur des rockers : sourds s'abstenir

Autor(en): **Miserez, Marc-André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **23 (1986)**

Heft 830

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1023005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sourds s'abstenir

Un confrère a baptisé cela «le mariage obscène du rock cousu d'or et de la famine». Fin 1984, le gotha du show-biz britannique enregistrait une chanson, «Do they know it's Christmas?», dont les bénéfiques étaient destinés aux affamés de la planète. Quelques mois plus tard, l'Amérique y allait de son «We are the world». Point culminant du mouvement lancé par Bob Geldof des deux côtés de l'Atlantique, le concert-marathon de Wembley-Philadelphie, permit en une seule nuit (13-14 juillet 1985) de réunir plus de 90 millions de dollars. Aujourd'hui, un peu plus d'une année après l'événement, «Band Aid» reçoit encore quelque 125 000 dollars par semaine, alors même que les animateurs annoncent sa dissolution probable pour l'automne. L'Europe continentale n'est pas en reste, en France, SOS Racisme organise régulièrement des fêtes rassemblant plusieurs centaines de milliers de personnes sur la Place de la Bastille. Alors, le rock va-t-il sauver le monde, comme l'affirmait un peu naïvement David Bowie au lendemain d'un certain 13 juillet 1985?

Les puristes n'ont pas manqué d'adresser toutes sortes de critiques à l'entreprise Geldof. Comment un ex-punk ose-t-il se substituer aux vénérables organisations d'entraide? Et certains journalistes d'apporter des «éclaircissements»: son groupe battant nettement de l'aile, il aurait organisé ce show planétaire comme un gigantesque coup de pub, il l'aurait même présenté à un ami comme une «foutue bonne blague».

Mondialement connu au lendemain du concert — on a parlé de lui pour le prix Nobel — «il n'en demande probablement pas davantage», écrit Jacques Pilet... «Ce n'est pas tout de réunir de l'argent, encore faut-il savoir comment le distribuer», clament les professionnels de l'aide alimentaire. Aujourd'hui, pas mal d'entre eux en sont

venus à réviser leurs jugements, impressionnés par l'efficacité de ces hommes qui n'ont pas hésité à se rendre sur place pour surveiller le déroulement des opérations et qui ont tout de suite compris l'importance — à côté de l'aide ponctuelle — des projets à plus long terme: irrigation, reboisement, aide à l'agriculture.

On a également reproché aux musiciens soutenant ce «nouveau» type de mouvements de n'être qu'une pâle copie de leurs glorieux prédécesseurs, de ne plus porter le même souffle de révolte que ceux de la génération hippie, de ne pas être des «working class heroes» et donc de ne véhiculer que de la convivialité à bon marché. Reprenant Balzac, Christophe Gallaz affirme au lendemain de la journée Sport Aid: «Il n'y a de généreux que les pauvres.» Ce genre de critiques, par ailleurs largement étalées dans la presse rock, semblent relever d'une nostalgie aveugle, qui refuse délibérément un certain nombre de réalités: Dylan part en tournée pour payer les frais de son divorce, les survivants du Jefferson Airplane ne savent plus comment revendre la vaste maison de San Francisco où ils vivaient tous en communauté et David Crosby, le «C» de C.S.N. & Y. sort de prison, bouffi par l'alcool et rendu à moitié fou par les drogues. Les temps changent... Les musiciens d'aujourd'hui peuvent compter sur des moyens de diffuser leurs messages dont leurs aînés n'auraient pas manqué de se servir s'ils avaient pu en disposer.

Fondamentalement, l'idéologie véhiculée par le rock n'a pas changé. Du concert pour le Bengladesh (1970) à Band Aid, la filiation est directe. La seule différence, hormis l'évolution due à la découverte de sonorités et d'instruments nouveaux, est de nature quantitative: aujourd'hui, le phénomène a pris une telle ampleur qu'un concert comme celui de Wembley-Philadelphie peut potentiellement réunir la moitié de la planète derrière le petit écran. Aucune manifestation politique, fût-elle mise en scène avec la rigueur du show Reagan-Gorbatchev, ne pourrait prétendre à une telle audience.

Le rock ne sauvera peut-être pas le monde. Il n'empêche que cette musique transculturelle est

devenue en vingt-cinq ans une sorte de langage universel à l'intérieur duquel cohabitent déjà deux générations. Les rapports étroits que le rock entretient avec le monde de l'argent ne l'empêchent pas de se mettre au service de causes justes. Le caractère profondément apolitique du message véhiculé par ce qu'il est convenu d'appeler la culture rock favorise la prise de conscience de problèmes que le monde de la politique ne domine précisément plus. Là où des barrières infranchissables empêchent les politiciens d'agir, les artistes sont en train de réussir un coup de maître.

Le réveil est brutal, l'action directe: la seule question que se posent Bob Geldof et ses rockers, «est de savoir si nous sommes prêts à regarder, de nos fauteuils, des enfants mourir».

MAM

ÉCHOS DES MÉDIAS

Depuis le début d'août, les Grisons comptent un quotidien de moins. *La Davoser Zeitung* ne paraît plus que deux fois par semaine.

Par contre, un projet de quotidien romanche est à l'étude, il pourrait remplacer les quatre journaux rhéto-romanches qui paraissent actuellement au maximum deux fois par semaine. Le secrétaire de la Ligue romanche vient d'annoncer une éventuelle dissolution de cette organisation culturo-politique au profit d'une communauté d'intérêts qui participerait au financement du nouveau quotidien.

* * *

Les «câblés» zurichois ont la possibilité d'entrer en contact avec une quinzaine de services de messageries électroniques, une passion qui peut coûter cher. Un «fana du clavier» a dû en venir à vendre son ordinateur pour pouvoir payer sa facture de téléphone.

* * *

Voulez-vous entendre quelques minutes de programmes de radios locales alémaniques? C'est possible en téléphonant au numéro 01 926 66 66 (Radio Zürisee) ou au numéro 061 25 93 90 (Radio Basilisk).